

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 53.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 DECEMBRE 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par années s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargner le trouble d'envoyer un collecteur, et nous acceptons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

## A NOS ABONNÉS

Parmi nos souhaits de bonne année à nos abonnés, nous leur faisons celui de payer leur abonnement afin de profiter des avantages offerts à ceux qui nous paieraient tout ce qu'ils nous doivent avant le premier jour de l'an. Ils savent que l'année expirée ils n'ont plus droit à la prime ni à la réduction du prix de l'abonnement. Ils trouveront dur qu'on exige d'eux \$3.50 au lieu de \$3.00, mais ils n'auront pas le droit de se plaindre, car nous leur avons donné assez de délai et d'avis. Ils doivent comprendre qu'ils devront payer les cinquante cents que nous réclamerons après le premier janvier pour couvrir les frais de collection auxquels ils nous auront soumis en ne payant pas dans le temps voulu. Les tribunaux ont décidé que l'abonnement à un journal était payable à l'endroit où il est publié. C'est notre dernier avis, la dernière chance que nous offrons à nos lecteurs de profiter de la réduction de l'abonnement et d'obtenir la prime.

M. Frédéric Gaillardet fait dans le *Courrier des États-Unis* l'éloge du livre que M. l'abbé Casgrain a publié sous le titre : "Une paroisse canadienne au XVIIe siècle" :

Monsieur l'abbé Casgrain est une des notabilités littéraires du Bas-Canada. Il a publié divers ouvrages, entre autres des "Légendes canadiennes" et des "Biographies canadiennes" qui ont eu un grand succès. Son dernier livre n'en aura pas moins. C'est l'histoire de la paroisse fondée sur la Rivière-Ouelle, un des affluents du Saint-Laurent, par M. de la Bouteillerie. L'histoire des luttes que les colons français eurent à soutenir contre les Anglais en général et contre les Bostonnais en particulier, est retracée d'une façon très-dramatique. Les colons de la Rivière-Ouelle sont menés au combat par le curé de leur paroisse, l'abbé de Francheville, "prêtre pieux et zélé," dit M. Casgrain, mais qui aurait figuré avantageusement dans les armées de Jules II, ce pape guerrier, conquérant des Romagnes, à qui on attribue cette fière réponse à Michel Ange, pendant que celui-ci peignait son portrait et qu'il s'était mis en train de le représenter un livre à la main : "Me prends-tu pour un écolier ? Mets moi un sabre au côté !"

M. l'abbé Casgrain termine cette page curieuse de la colonisation française au Canada par ces réflexions philosophiques : "Il était dans la destinée de la démocratie en Amérique de vaincre l'aristocratie partout où elle tenterait de s'implanter... Il y avait autrefois la tyrannie de l'épée, il y a aujourd'hui la tyrannie du capital ; il a ses troupeaux de serfs comme les seigneurs du moyen âge. La différence est qu'ils travaillaient dans les champs, et qu'aujourd'hui ils travaillent dans les manufactures. L'avenir dira quel est celui, de l'ancien ou du nouveau régime, qui aura plus ou moins fait pour l'humanité."

Ces courts extraits suffisent pour donner une idée du livre de M. Casgrain, écrit avec un sentiment patriotique profond et une libéralité d'esprit qui ne lui a pas fait dédaigner l'opinion d'un hérétique comme moi. Je l'en remercie, car tout ce qui intéresse le Canada me touche. J'aime tout ce qui a rapport à lui dans le

passé, dans le présent et dans l'avenir. La transformation que M. Casgrain signale dans ses destinées est confirmée par l'invasion de nos capitalistes qui sont en train de reconquérir cette ancienne province, passées des mains de l'aristocratie et de l'épée en celles de la démocratie et du capital.

Ce n'est pas, du reste, le Canada seulement que l'industrie veut renouveler, c'est le continent américain tout entier. Les conquérants ne s'appellent plus Jacques Cartier, Champlain, etc., ils s'appellent F. de Lesseps, le *Crédit Foncier* représenté par MM. Thors, de Molinari, etc. Au moment où l'emprunt de la province de Québec reprend pied à la Bourse de Paris, où il fait 495 francs, la souscription pour le "Canal interocéanique de Panama" va s'ouvrir les 7, 8 et 9 décembre prochain, sur les marchés de New-York et de Paris. Sur ce dernier, les actions font une prime de six francs au-dessus du pair. Je désire de tout mon cœur que la souscription soit plus heureuse cette fois que la première. M. E. de Lesseps croit au succès, même aux États-Unis.

J'ai vu par votre journal que quelques organes de la presse américaine, appartenant au parti démocrate, ont été péniblement affectés par les congratulations qu'il a cru devoir adresser au général Garfield, à propos de sa victoire électorale. Mais ce n'est pas le candidat républicain que M. de Lesseps a salué, c'est le président de l'Union. Il n'a rempli qu'un devoir de politesse, et je suis convaincu qu'il l'eût rempli de même, et avec plus de plaisir peut-être, à l'égard du général Hancock.

## UN PANIER DE TÊTES

Le lecteur va tout à l'heure comprendre ce titre emprunté à la grande époque révolutionnaire. Carrier se défendait devant la Convention, par ces mots : "Vous trouvez que les victimes ont été trop nombreuses. Prenez-vous-en à la Révolution qui me demandait son panier de têtes quotidiennes !" Certes, nous ne sommes pas revenus aux jours de la guillotine politique. La dernière semaine qui vient de s'écouler ne peut être nommée la *semaine sanglante*. L'histoire l'appellera plutôt "la semaine honteuse."

Mais, s'il n'y pas ici cas de mort, il y a suppression violente. La vérité de ma métaphore est surtout dans ceci que, pareille à l'ancienne Révolution, la révolution contemporaine demande à ses gouvernants, qui sont en même temps ses esclaves—un panier de têtes. Les premières têtes demandées furent celles de nos principaux généraux, Bourbaki, Ducrot, du Brial, etc. Plus tard vinrent les têtes de nos magistrats. Voici les têtes des Jésuites ; celles des Dominicains, des Capucins, etc. Demain ou après-demain, comme vient de le dire mon rédacteur en chef et ami, M. Francis Magnard, viendra le tour des curés, vicaires, frères, etc. C'est la logique farouche de la révolution.

Le tour des ministres viendra. On demandera la tête de M. Jules Ferry, malgré sa démission. Mais, auparavant la révolution aura pris de plus belles têtes !

Je veux donc jeter un rapi le coup d'œil sur quelques hommes tombés penant les

dernières semaines. Dans mes promenades à travers les hommes et les choses de Paris, j'ai rencontré souvent les jésuites et les dominicains. Dans mon article intitulé "Maison Maudite," j'ai parlé de l'éminent jésuite qui dirigeait la maison de la rue des Postes. Il m'avait déjà confié ses sombres pressentiments. Les jésuites ont souvent déplié la tente de l'exil. On les voit traverser l'Histoire comme des oiseaux émigrants ! Ils s'en vont et reviennent. Le Père Du Lac ressentait déjà en son âme le mystérieux frémissement qu'éprouvent les grandes ailes de ces oiseaux, à la veille des migrations. J'avais écrit ici qu'il était peut-être trop pessimiste. Je me trompais. C'était un voyant !

Au contraire le Père Didon était optimiste. Dans ses paroles et dans ses lettres, il me manifestait une certaine confiance en l'avenir prochain. Ces magnifiques et expansives natures d'hommes ont, moins que les natures concentrées, le don de longue vue. Quand une disgrâce, qu'il estimait sévère, l'arracha de Paris, le Père Didon recevait là, à son insu, la faveur d'un Dieu élément. Il n'a pas entendu les haches de la révolution briser les portes du cloître dont il était le prieur. Il n'a point éprouvé ce foudroyant étonnement—lui, qui se croyait, avec ses frères, à l'abri sous la grande renommée libérale de Lacordaire. Quant à moi, je n'ai aucun étonnement. La révolution qui, dans ce moment, veut assassiner la liberté—devait frapper sur tout les disciples de Lacordaire.

\* \*

Dans ce défilé de dominicains expulsés, je veux vous indiquer du doigt le P. Ollivier. Il est l'orateur populaire. Abreuvé aux plus hautes sources de la pensée humaine, son grand talent a je ne sais quel vibrant pouvoir de vulgarisation. Il aimait à s'occuper des misères populaires. Il était le père spirituel de toutes ces pauvres petites filles, dont j'ai visité avec lui l'asile, à Clichy. En ce moment ces pauvres petites pleurent—enfants du peuple—l'ami que la révolution leur a enlevé "au nom du Peuple !"

\* \*

Et cela ne suffit point. Il faut d'autres victimes. Je ne parle pas des journalistes. Qu'importe au journaliste d'être arrêté—si on ne lui prend pas sa plume ! Je veux parler du général de Charette, accusé d'autres délits. Déjà je l'ai dessiné ici. Je le connais depuis plus de trente ans. Je me souviens de leur étonnante avec laquelle, enfant, il aimait déjà la gloire, qui fut une des passions de sa vie. Tel Dante, à l'âge de dix ans, aimait déjà Beatrix !

Caractère multiple. Menant jusqu'à l'Excessif l'enthousiasme de tout ce qui est grand, pur et beau. Doux comme un cheval de sang—emporté comme un taureau de combat. Familier et élevé—gai, et tout à coup triste à mourir. Tempérament tout en dehors—esprit en dedans. Certes, il a déjà beaucoup vécu, comme tous les hommes dont le pouls bat vite. La vie est un total de pulsations ! Cependant, nul homme plus jeune que lui ! amalgame étonnant de puissantes qualités contraires. On dirait qu'il y a dix natures en lui—et que, comme son aïeul du Bearn, il a eu plusieurs nourrices !